

Eyraud le ruiné, l'escroc, le voleur, l'assassin, meurt bravement avec le regret de mourir sans son ancienne maîtresse, la fille Bompard... qui, soit pour soulager sa conscience, soit pour se mettre en « bons termes » avec la justice avait dénoncé son complice.

C'est ici le cas de répéter : la femme est faite de contradictions. Elle ne sait conserver un secret et a l'amour immodéré

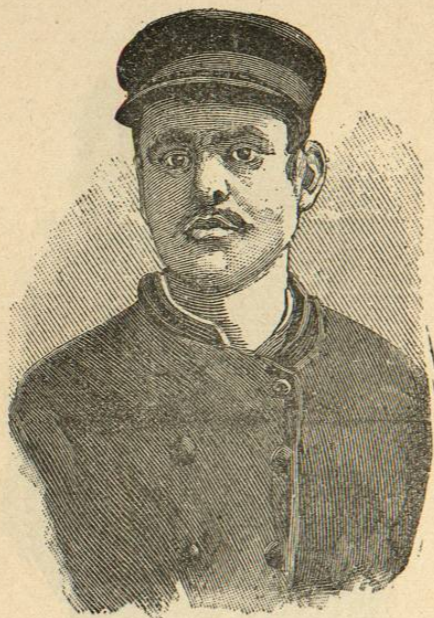


FIG. 107. — Fils Berland.

du mensonge. Ceux qui confient leurs secrets à une femme, dit un proverbe arabe, viennent le crier au milieu des rues. Les femmes mentent à tout le monde, écrit Zola, aux juges, à leurs amants, à leurs femmes de chambre, à elles-mêmes. La nature, a dit Schopenhauer, n'a donné à la femme, pour se défendre et se protéger, que la dissimulation. La femme criminelle reste femme. Insensible *psychiquement*, manquant de logique, elle ment jusqu'à l'absurde; légère, inconstante, vaniteuse et aimant

bavarder, elle avoue son crime à un amant et dénonce ses complices pour se préserver; facilement suggestionnable, elle est toujours un danger. Ayant comme un besoin de défigurer et de cacher la vérité, elle le fait avec une sorte d'attrait; tout secret est pour elle d'un poids trop lourd... Elle se trahit et les autres avec elle (Voy. G. Ferrero, *Le Mensonge et la Vérité chez la femme criminelle*, Archives de l'Anthrop. criminelle, p. 138, 1893).

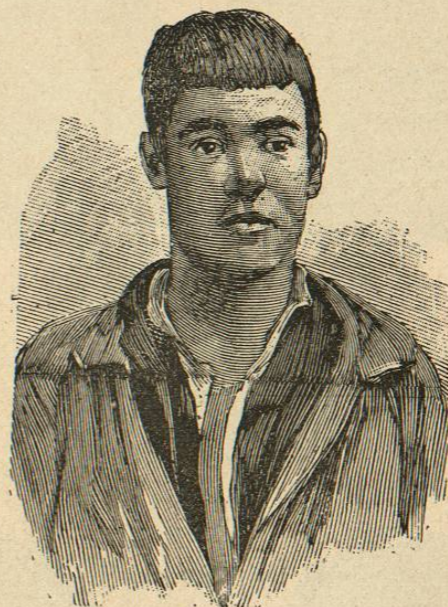


FIG. 108. — Doré.

Les assassins de Courbevoie, la « mère Berland », son fils Berland et leurs jeunes associés du crime, Doré, Deville, Chotin, sont des bandits sinistres. Une fois arrêtés, ils font les fanfarons; à la Morgue, en présence du cadavre de leur victime, ils se regardaient, souriants et gouailleurs. Devant le jury, seul le jeune Berland, élevé dans l'ignominie, la fainéantise et le vice par sa digne mère, conserva une certaine assurance; les autres se firent hypocritement humbles et pleurnicheurs.

Le fils Berland a la lèvre imberbe et lippue du souteneur... Doré a la tête de la bête, l'air à la fois naïf et sournois, l'œil petit comme celui du porc... Deville et Chotin sont les types du pâle voyou parisien, rusés et corrompus, filous et voleurs, mais manquant de courage et d'audace... Quant à la « mère Berland », avec sa mâchoire de brute, ses lèvres épaisses et tombantes, ses regards louches, elle rappelle le type de la Louve des *Mystères de Paris*, d'Eugène Sue; usée de vice et de débauche, elle n'a plus la face d'une femme, elle a celle d'un monstre brutal et sanguinaire.



FIG. 109. — Deville.

Baillet est un fauve, une bête brute qui tue avec cynisme et sang-froid pour voler sa victime; il rencontre Dutilleul, vaurien moins sanguinaire peut-être, à coup sûr plus lâche, mais non moins hideux. Tous deux, sans aucune pitié, sans aucun remords, entendent vivre par le vol et l'assassinat. Ce sont des types du scélérat achevé.

Degroote et Clayes, les voleurs assassins d'Hautmont, sont des gredins sournois et méchants; leur face terne et leur œil de fauve annoncent que sous leur crâne il n'y a aucune place pour la pitié.

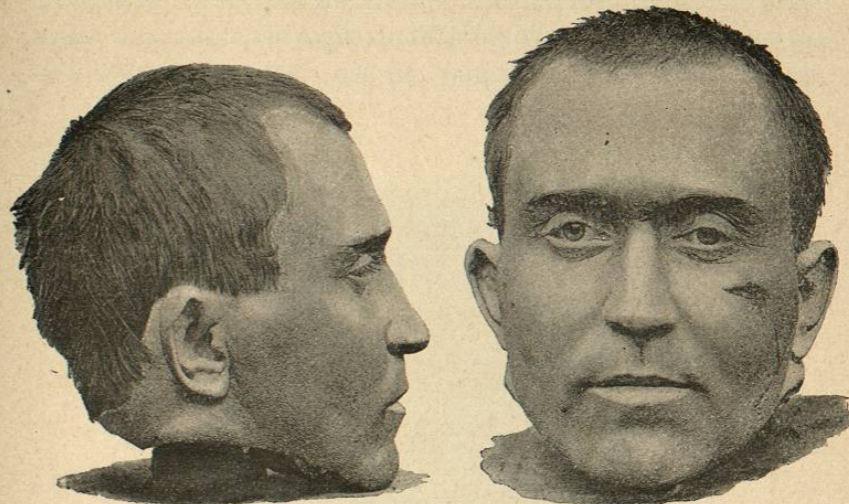


FIG. 110. — Clayes.

FIG. 111. — Clayes.

(Photographies prises 1/4 d'heure après la décapitation).

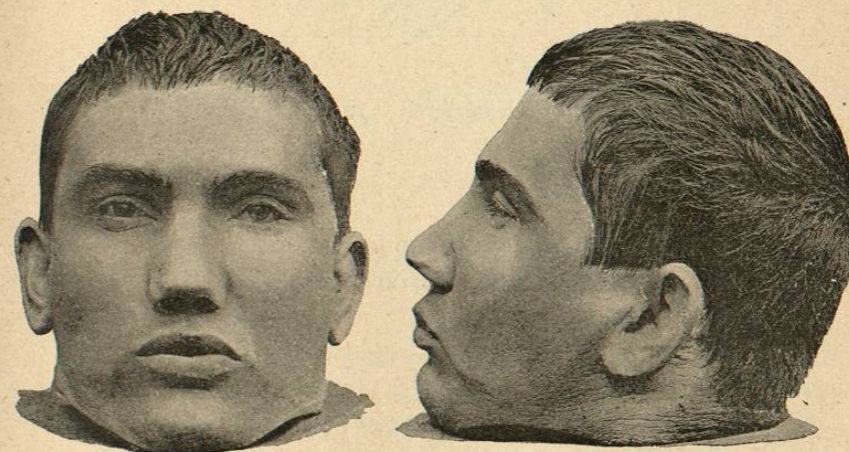


FIG. 112. — Degroote.

FIG. 113. — Degroote.

Vannieuwenhœve assomme, pour la dépouiller, une vieille femme, puis tue deux malheureux petits enfants pour leur lier la langue à tout jamais. Devant ses victimes, cette bête brute reste impassible, presque indifférent et s'écrie : « *Mi èch tue ben des cochons, mais èch tue puoint des gins!* » Deux jours



FIG. 114. — Vannieuwenhœve.

après, sous la promesse qu'on lui donnera un « tricot » pour résister au froid vif qu'il faisait alors, il avoue son crime et le raconte avec cynisme...

Jeantroux, dit « la Sardine » est un long garçon, maigre et hâve, au regard sournois et faux ; enfant de mère et grand'mère folles, c'est un dégénéré, intelligent mais paresseux et doué des plus mauvais instincts. Le vol et la rapine remplacent pour lui le travail. Ribot, dit « le Chétif » est tout petit, avec des cheveux

coupés ras et une mâchoire « en bénitier » ; c'est un vagabond doublé d'un voleur. Pillet a une figure fraîche et rose, mais avec un air louche et des regards sournois ; paresseux et violent, il était digne de s'associer aux deux précédents. Ces trois précoces vauriens, de dix-sept à vingt-un ans, s'unirent pour assassiner

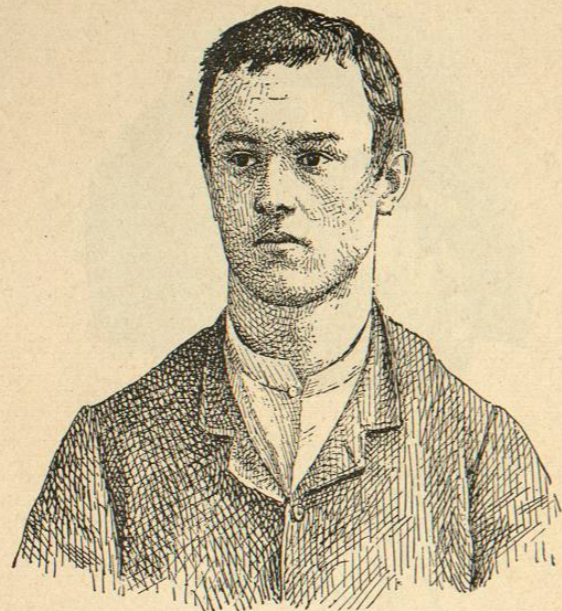


FIG. 115. — *Jeantroux.*

la concierge du n° 86 de la rue Bonaparte et lui voler le montant des termes qu'elle avait dû encaisser. C'est défaits et chancelants que Jeantroux et Ribot reçurent le baiser de « la veuve ».

Les pâles voyous parisiens, Burkart, Clausse, Paul Becq et C^{ie}, en sont arrivés au vol pour satisfaire leur passion du jeu et des femmes.

La criminelle de Chantelle, la veuve Achet, est une femme cupide, qui, pour payer ses dettes, tend à un vieux notaire libertin

un guet-apens mortel. Tuer le notaire Lépine était pour elle le moyen de faire le bénéfice de 17,000 francs ; encore qu'elle en ait dit, elle n'a jamais eu rien d'une Lucrèce, ses antécédents, ainsi que l'a dit Tarde, prouvent que sa pudeur ne lui était pas plus chère que sa vie.

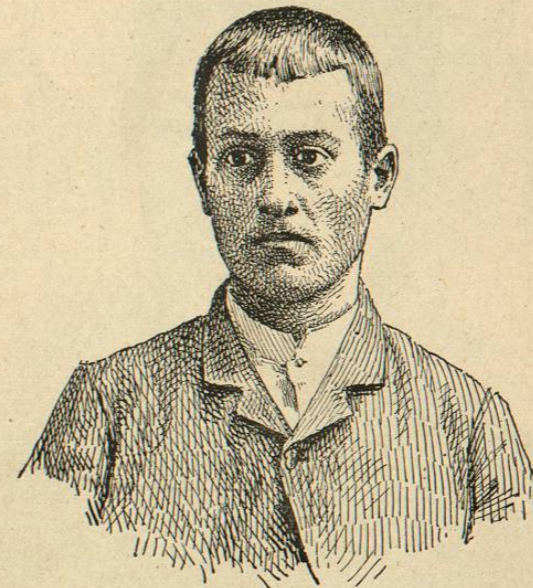


FIG. 116. — *Ribot.*

Avec Wladimiroff, nous entrons dans une autre catégorie de criminels. Orgueilleux et emporté, audacieux, paresseux et aimant la « grande vie », Wladimiroff rencontre Madame Dida, jeune veuve fortunée, névropathe et détraquée par l'usage de la morphine ; il en devient éperdûment amoureux. Sa maîtresse refusant de l'épouser, à cause de ses emportements, de ses violences et de ses goûts, il la tue brutalement à l'hôtel de la Chaumière, à Ville-d'Avray ; moins peut-être par exaltation et ivresse d'amour que par dépit en présence d'espérances qui

sombrent. Wladimiroff n'avait pas sans doute prémédité son crime mais, refusé une dernière fois, il a tué de dépit et de colère, comme un sauvage à qui on enlève sa proie.



FIG. 117. — *M^{me} Achet.*

Jeanne Daniloff (Madame Weiss), l'empoisonneuse d'Aïn-Fezza, est une aventurière aux passions vives et emportées; subjuguée par un ingénieur qui devient son amant, elle verse lentement et lâchement le poison à son mari pour pouvoir épouser cet amant, l'ingénieur Roque. Découverte, elle est con-

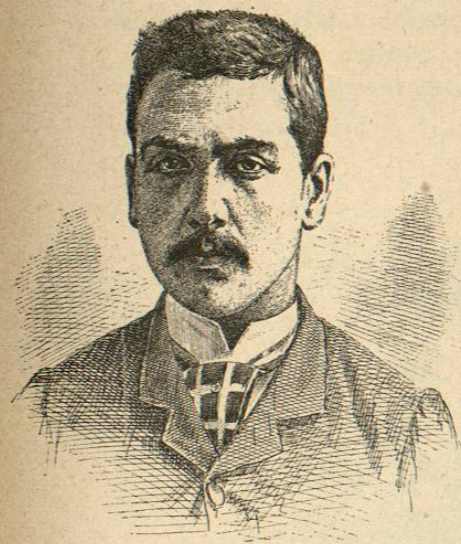


FIG. 118. — *Paul Becq.*

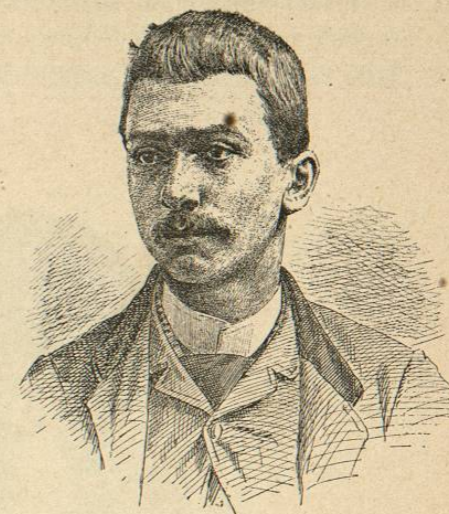


FIG. 119. — *Edouard Becq.*



FIG. 120. — *Burkart.*

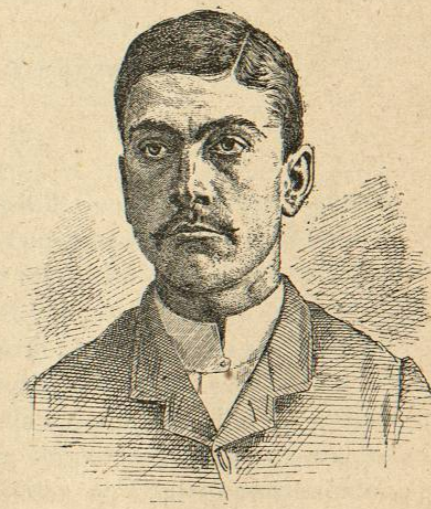


FIG. 121. — *Clause.*

damnée à dix ans de réclusion. Elle s'empoisonne dans sa prison avec la strychnine... Jeanne Daniloff est une joueuse audacieuse et sans pitié qui a perdu ; elle s'est fait justice. C'est bien. — Avec Séverine, on peut dire : Ce cercueil qui passe, je le salue, — je ne le suis pas !



FIG. 122. — Wladimiroff.

La *suggestion* a entraîné la petite Georgette Boges dans les bras de Plot, elle lui a fait dire faussement qu'elle était l'auteur de l'infanticide commis sur son propre enfant (*L'Infanticide de Saumur*, 1890). C'est la répétition du prétendu infanticide pratiqué par Adèle B... dont parle Liégeois dans son livre sur la *Suggestion* et le *Somnambulisme* et qui s'accusa, sur les obsessions de ses parents et de la sage-femme, d'avoir jeté son enfant aux porcs. Dans une âme simple et crédule, ces suggestions à l'état de veille sont possibles. E. Laurent se demande si Gabrielle Fenayrou et Gabrielle Bompard n'ont pas trempé dans le crime par suite de ces suggestions persuasives.